Monographies de psychopathologie

Le bébé et les interactions précoces

sous la direction de
Alain Braconnier
et Joël Sipos

puf

02362819 9

G1

Le bébé
et les interactions précoces

8°
D3
1999-1900
L3.32_MH-521

MONOGRAPHIES DE PSYCHOPATHOLOGIE
DIRECTEURS : P. FÉDIDA, D. WIDLOCHER

Le bébé
et les interactions précoces

Sous la direction de
Alain BRACONNIER, Joël SIPOS

PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE

BIBLIOTHÈQUE DE FRANCE NATIONALE

DL- 16 05 1998 20981

ISBN 2 13 049258 4

1re édition : 1998, avril
© Presses Universitaires de France, 1998
108, boulevard Saint-Germain, 75005 Paris

Sommaire

Éditorial 3

Théories sur le bébé
Serge Lebovici, *Lettre ouverte à Robert Emde et réponse à ses questions concernant l'empathie* 9
Robert N. Emde, *Perspectives de la psychobiologie développementale : trois questions centrales* 27
Raphaële Miljkovitch-Heredia, *Les modèles internes opérants : revue de la question* 39
Inge Bretherton, *Internal working models and communication in attachment relationships : a commentary on the review by Raphaële Miljkovitch* 79
Mary Main, *Discours, prédiction et études récentes sur l'attachement : implications pour la psychanalyse* 91
David Premack, Ann James Premack, *Infants attribute value +/- to the goal-directed actions of self-propelled objects* 129
Bernard Golse, *Attachement, modèles opérants internes et métapsychologie, ou comment ne pas jeter l'eau du bain avec le bébé* 149
Ouriel Rosenblum, *Du bébé à l'empathie : une approche des interactions affectives* 167
Claire Squires, *L'observation au cours des thérapies psychanalytiques avec des nourrissons* 195

Recherche en cours
Paola Cocchi, *Défaire le visage. Demeter, Ascalabos, un aspect mythique du lien mère-enfant* 217

Étude critique
Joël Sipos, *Antisubjectivisme et parole de bébé* (Marcia Cavell, *The Psychoanalytic Mind, from Freud to Philosophy*) 237

Les auteurs de ce volume 245

Éditorial
Théories sur le bébé

Plus qu'une approche de la naissance de la vie psychique, les travaux rassemblés ici témoignent des modèles engagés pour toucher aux prémices de la vie psychique. L'opposition entre une compétence cognitive héritée et une maturation dépendante à l'égard de l'activité affective et des soins de la mère pose-t-elle un débat qui peut se préciser, ou bien les termes mêmes de cette opposition sont–ils trop généraux ? Pour que ce débat puisse exister, il faudrait postuler que vie psychique, état mental, intentionnalité se réfèrent aux mêmes questions (qu'il s'agisse de l'approche empirique de l'enfant de plus de 3 ans qui attribue des valeurs différenciées à des balles qui suivent sur un écran un trajet mimant un comportement psychologique, qu'il s'agisse des comportements précoces d'attachement, ou qu'il s'agisse de la « cocréation » interactive entre la mère et son enfant). Comme ces exemples de la difficulté à spécifier de façon unitaire, dans les travaux exposés, ce qui est désigné par vie mentale ne forment pas une liste close, le débat s'éteint-il de lui–même ? Cela ne semble pas être le cas, sans doute parce qu'un certain nombre de faits et de théories sont pour tous des points de repère qui ont réorganisé l'approche des phénomènes psychiques précoces.

Les théories de Bowlby (à la fois théorie de l'attachement, théorie biologique évolutionniste donnant lieu à des approches empiriques), les approches développementales (Emde, Stern), autant que les recherches expérimentales sur les compétences cognitives précoces sont des acquis partagés qui induisent des remaniements pour chaque position. A cet égard le débat inaugural entre S. Lebovici et R. Emde indique le travail d'influence réciproque qui peut se nouer de la psychologie développementale à la psychanalyse. On le sait, S. Lebovici a depuis longtemps pris comme hypothèse de travail que les recherches menées depuis Bowlby remettaient en cause une certaine conception freudienne des pulsions, celle qui fonde la structuration du champ relationnel précoce par la mise en jeu hallucinatoire de l'objet partiel.

Autant l'objet est investi avant que d'être perçu, autant le bébé gagne un self en créant une mère : la maternalisation du lien précoce remodèle la conception freudienne originaire (la référence à Winnicott est ici explicite). S'il s'agit de suivre des influences, des débats parfois vifs – sans céder à l'illusion que les objets sont transpo-sables d'un champ à l'autre –, il faut tout autant observer la rigueur des démarches engagées : les objets produits se spécifient en se construisant par des hypothèses différentes supplémentaires, même si pour chacun la vérification empirique ou clinique est recherchée. Il suffira de comparer la démarche finalement herméneutiste de M. Main à celle cognitive de I. Bretherton pour s'en convaincre, alors même qu'originairement ces travaux s'appuient sur Bowlby.

Il y a entre S. Lebovici et R. Emde une véritable discussion puisque le premier tente d'élucider le sens dans lequel le second décrit la créativité de la vie psychique interactive du bébé. Emde va parler de *patterns*, d'« intentionnalité et de buts », mais aussi de « soi imaginatif » et de « jeux imaginatifs » mis en jeu par le partage avec l'entourage de règles et de procédures. En faisant référence aux « enveloppes protonarratives » de D. Stern, Lebovici pense retrouver chez Emde l'idée qui lui est propre d'« interactions fantasmatiques ». L'empathie pourrait être un concept partagé entre les psychanalystes et les psychologues développementaux. Ceci doit être pourtant posé avec des limites : l'interaction du psychanalyste est non seulement comportementale, mais aussi affective et fantasmatique. Dans ce cas l'appel se formule chez le psychanalyste à l'« arbre de vie », à la transmission intergénérationnelle. Au contraire le développementaliste conclut en remarquant que la créativité développementale n'est peut-être pas si ouverte et orientée vers le futur, qu'elle est peut-être plus ineffable et subjectivement privée (non partagée) : les « influences de l'observateur » (le psychanalyste) ne seraient pas aussi prégnantes que ce que le clinicien avance parfois.

S'il faut parler d'une fonction psychique propre (non interactive), le travail de D. Premack pourrait en fournir l'approche : il s'agit de rechercher empiriquement les indices précoces d'une interprétation des objets du monde par le bébé en termes intentionnels. Y a-t-il chez les enfants un domaine spécifique de la connaissance qui cerne des objets mus par une causalité psychologique, i.e. n'obéissant pas aux critères de la physique naïve ? Le type de démarche proposé par

D. Premack nous est familier, depuis les approches empiriques de la possession et de l'attribution à autrui d'une « théorie de l'esprit » par l'enfant. Ici, chez des enfants d'un âge moyen de 52 mois, apparaît la capacité d'interprétation intentionnelle d'objets autopropulsés et orientés vers un but, et l'attribution de valeurs positives ou négatives aux interactions coopératives ou contraires de ces objets. La question reste de déterminer si ces attributions de valeurs positives ou négatives correspondent à des états émotionnels. Le mouvement « intentionnel » de la balle sur l'écran est-il interprété intentionnellement ? Le débat contemporain entre simulation versus attribution d'une théorie de l'esprit est-il répété dans le cadre du modèle choisi ? Mais surtout, cette capacité d'interrogation est-elle en relation avec les activités psychiques précoces corrélées – entre autres – aux comportements d'attachement : cette dernière question est loin de pouvoir être tranchée.

Le Pr M. Main présente les développements qu'ont reçus dans son propre travail les théories et les observations de Bowlby. A quelles conditions l'interprétation est-elle soumise s'il faut approcher les liens les plus primitivement observables (l'attachement en serait le paradigme) ? La question d'une capacité psychique propre – solipsiste – du bébé est ainsi déplacée. Mary Main présente les différents comportements d'attachement et surtout leur corrélation avec les relations mère-enfant, et la prédictibilité à six ans des types représentationnels et narratifs chez l'enfant. L'*Adult Attachment Interview* permet de relier la représentation que l'adulte se fait de lui-même tout petit enfant et le comportement actuel de l'adulte avec son enfant : l'interprétation est alors de type herméneutique-narratif. Mary Main tire de ses travaux deux conséquences importantes : l'attention – chez le bébé – semble être une variable importante modulant la « maximalisation » ou la « minimalisation » initiale du comportement d'attachement. Ceci serait en rapport avec des mécanismes psychiques d'exclusion ou de distorsion défensive de certains souvenirs : à partir du comportement d'attachement pourraient être inférés certains mécanismes freudiens de défense. Enfin l'interprétation de l'*Attachment Adult Interview* semble faire intervenir un élargissement du cercle herméneutique reliant le contenu narratif à des comportements disjoints temporellement, ou plus simplement « extérieurs » au « texte ». L'attachement semble requérir une interprétation psychologique « élargie ».

I. Bretherton présente la perspective communicationnelle dans la théorie de l'attachement (des parents à l'enfant, de l'enfant aux parents) utilisée pour saisir l'exploration par l'enfant du monde externe, mais aussi de son monde interne (Bowlby, S. Lebovici et l'« anticipation créatrice »). L'enfant filtre la communication parentale en développant son propre système de compréhension. Ceci conduit l'auteur à préciser la position de Bowlby à propos des fantasmes et des mécanismes de défense : le matériel fantasmatique doit indiquer la réalité derrière le camouflage, plus que traiter des causes purement internes telles que des pulsions libidinales et/ou agressives. Le modèle interne représentationnel de l'enfant se développe en relation avec des expériences « d'attachement » (c.-à-d. où la qualité de l'attachement est mise à l'épreuve) qu'il est possible d'analyser en termes communicationnels et coconstructifs. Ensuite il s'agit de réfléchir à la perspective personnelle, ou relationnelle des Modèles Internes Internes (MIO) : l'enfant développe-t-il un modèle différent pour chaque relation d'attachement ? Le point de vue différentialiste est plutôt celui de Bretherton, la perspective unitaire celle de M. Main ; une troisième solution (plusieurs modèles dans un métamodèle) est proposée par Crittenden. Certaines études (Owen) mettent en parallèle l'AAI (*Adult Attachment Interview*) et la CRI (*Current Relationship Interwiew*) pour indiquer le caractère relationnel et non personnel des modèles internes. La discussion actuelle semble bien être en ce moment entre qualité relationnelle ou caractère intrapsychique du modèle.

Raphaële Miljkovitch présente un travail assez extensif de revue des travaux autour des Modèles Internes Opérants. L'hypothèse de Crittenden sur la relation des MIO et de la mémoire procédurale, l'hypothèse fonctionnelle hiérarchique (Bretherton), ainsi que la compréhension des MIO infantiles à partir des MIO parentaux conçus comme « anticipation créatrice » sont articulées entre elles.

B. Golse soutient une position vive, presque polémique, cherchant d'abord à réarticuler le concept de représentation mentale dans les théories de Bowlby. Il refuse ainsi la caricature qui opposerait un modèle « continuiste » de la vie psychique précoce (continue autour de l'attachement) à une représentation « absentéiste » (la représentation naissant de la perte de l'objet). Chez Bowlby semblent exister des représentations référées aux deux modèles. L'hypothèse du continu

(l'attachement) semble pourtant contradictoire avec les fixations et les régressions psychodynamiques rencontrées dans la clinique. Du coup les Modèles Internes Opérants semblent plus attractifs à B. Golse parce qu'ils rendent mieux compte et du programme interne de l'enfant et des rencontres avec l'adulte dépositaire d'une histoire propre.

Enfin d'autres contributions éclairent le thème de la vie psychique du bébé : O. Rosenblum reprend ici le thème de l'empathie indiqué plus haut par S. Lebovici. C. Squires développe un point de vue clinique autour de l'opposition paradigmatique observation/psychanalyse : elle montre ainsi le caractère contextuel de la mise en jeu du clinicien, ce qui fait écho à l'un des thèmes de ce numéro, précisément l'élaboration contextuelle des modèles au regard de la construction de l'objet à observer (le *mind* du bébé empiriquement induit n'est pas décrit comme la modulation des réactions premières d'attachement originant certaines fonctions psychiques primitives). Enfin P. Cocchi développe les aspects mythiques (Demeter, Ascalabios, le masque) de la dépression maternelle et isole cet aspect qui nous a intrigué, la fonction transformatrice du mythe dans l'interaction précoce, indiquant la mutation potentielle ouverte chez l'enfant par la rencontre avec l'autre.

SERGE LEBOVICI

LETTRE OUVERTE À ROBERT EMDE ET RÉPONSE À SES QUESTIONS CONCERNANT L'EMPATHIE

Cannes, août 1996
à mon retour de Tampere,
du VIe congrès de la WAIMH

Cher Bob,

Vous avez bien voulu vous associer à l'hommage que m'a rendu l'an passé la *Revue internationale de santé mentale du nourrisson* (*International J. of Infant Mental Health*) : sa rédactrice en chef Joy Osofsky avait en effet proposé que certains de nos collègues et amis – parmi lesquels je suis fier de vous compter – commentent un de mes articles paru en français quelques années plus tôt et consacré à la créativité du bébé. Aujourd'hui vous me faites l'amitié de prolonger la discussion que la lecture de mon article avait suscitée chez vous : je vous remercie de votre initiative de remercier encore les collègues qui ont eu la généreuse idée de me faire ce magnifique cadeau à l'occasion de mon 80e anniversaire.

Ainsi la contribution que vous lirez maintenant est une manière de répondre à vos questions, toutes fort pertinentes, je m'empresse de le souligner, mais qui parfois cependant témoignent d'une relative différence dans nos approches conceptuelles, ce que notre discussion va sans doute éclairer.

Au fond nous allons, dans cette discussion qui ne sera pas pour autant jamais terminée, révéler la différence de nos points de vue sur l'empathie. Mais peut-être pourriez-vous accepter ma proposition, à

savoir que notre discussion écrite va confronter nos deux registres empathiques. Votre lecture de mon texte et les questions que vous me posez conduisent à proposer une hypothèse que vous articulez avec une franchise bien américaine, ce qui vous permet de me dire que ce que j'observe donne lieu à une élaboration dont les résultats sont co-créés par le bébé et sa famille.

Ainsi, mes réflexions actuelles témoignent d'une approche certes plus rigoureuse des cas que j'ai l'occasion d'examiner, mais j'ai gardé la possibilité d'y impliquer ma vie émotionnelle et d'en maintenir les aspects créatifs : « cocréatifs », allez vous me faire remarquer.

Vous me direz en tout cas si, après avoir lu ce papier, vous êtes d'accord pour le cosigner, parce que nous aurions cocréé ensemble et en discutant. Il reste en tout cas que ces échanges ont favorisé l'intérêt de nos rencontres. Nous pourrions dire avec Daniel Stern que nous avons « fait ensemble » et donc que « nous avons été en-semble » : j'espère en tout cas que cette situation pourra se prolonger de façon fructueuse.

Il me reste encore à justifier ma position par rapport à certains de mes collègues, psychanalystes français, qui m'accusent de trahir Freud et la psychanalyse, en m'attachant à décrire les origines de la vie mentale. Ils ont certainement raison de prétendre que je ne décris plus le bébé freudien, celui qui serait reconstruit au cours des cures analytiques ; mais je pense être plus fidèle à l'esprit du fondateur de la psychanalyse, en tenant compte des apports des disciplines concernées par le développement du très jeune enfant depuis sa conception.

On ne peut plus en effet être d'accord avec la théorie mécaniciste de la vie pulsionnelle et on ne peut plus ignorer les conséquences des travaux neurobiologiques et neuropsychologiques : l'approche psychopathologique des difficultés de développement s'en trouve encore plus indispensable et ne peut que justifier le psychanalyste à s'en servir, s'il veut mieux comprendre sur quelles ressources théoriques s'appuie son art.

Il me faut cependant, avant que de tenter de réagir aux questions spécifiques que Robert Emde a bien voulu me poser, fournir quelques notes de lecture sur ce texte qu'on vient de lire et où l'auteur témoigne de ses remarquables qualités « d'écoute dans la lecture ».

A. MON ÉCOUTE DANS LA LECTURE DE L'ARTICLE DE ROBERT EMDE

L'intégration nécessaire de la théorie psychanalytique dans le vaste domaine des données générales de nos connaissances scientifiques, et en particulier dans le domaine de la biologie, amène Emde à évoquer la progressive complexité de sa théorie sur le développement du bébé. Elle doit tenir compte à l'évidence des interactions de toute nature entre le bébé et son environnement. On peut penser qu'elles viennent interférer avec le programme génétique qui est souvent (et malheureusement) considéré comme la seule base scientifique de la connaissance du développement : sans doute accepte-t-on l'idée que les facteurs environnementaux pourraient aussi contribuer à l'expression du phénotype. L'influence réciproque des relations interactives dont l'importance ne devrait pas être discutée est paradigmatique de cette complexité organisée et organisatrice.

Dans cette perspective, le bébé joue un rôle créatif indubitable : pour ma part je le situe dans le processus de la maternalisation, sur laquelle P.-C. Racamier avait depuis déjà longtemps attiré notre attention (1979). De son côté Winnicott l'avait déjà proposé comme icône pour imager ce processus dans son article sur le rôle du miroir de la mère et de la famille dans le développement de l'enfant (1971). On se rappelle que Winnicott dit qu'un bébé de trois mois qui regarde sa mère voit les prunelles de sa mère et celle-ci le regardant. Par cette « protoreprésentation » il fait une mère de celle qui le voit en train de « la-regarder-le-regardant-la-regarder », il crée une mère grâce à sa mère : ce processus de maternalisation est inséparable du processus contemporain de filiation.

Cette maternalisation est donc une création précoce du bébé, ce qui ne veut pas dire, comme le fait remarquer Emde, que de nouveaux aspects du développement et que de nouveaux *patterns* (ou modèles) ne puissent être prédits, soit du fait d'une meilleure connaissance des compétences du bébé, soit du fait des données environnementales. C'est à ce propos que Emde fera intervenir la notion d'empathie qui paraît en effet essentielle : nous nous proposons d'y revenir longuement.

Robert Emde voit, comme moi, dans la créativité du bébé un véritable outil de son développement : elle est anticipatrice et orientée par et vers des objectifs. Selon Robert Emde, elle est conduite à partir des « fantaisies », une notion qu'il semble peu apprécier. Du fait que les

analystes ne semblent guère la connaître, Emde aimerait plutôt étudier la créativité du bébé à partir de la notion « d'intentionnalité et de buts ».

Nous devrons, me semble-t-il, justifier l'idée de « proto-fantasmes » qui contribuent à organiser les scénarios interactifs qui découlent de circonstances banales, pour en faire, dans « l'après-coup », des événements très significatifs : le « rétro-dit » qui alimente la mémoire épisodique. Daniel Stern, qui a eu l'occasion d'échanges nombreux avec nous, le confirmerait : il a construit le concept d'« enveloppes proto-narratives » (1989), qui reprend largement notre idée d'« interactions fantasmatiques » (1983).

Ces considérations me permettront de discuter avec Robert Emde à propos :

– Du concept du « soi imaginatif » : il s'agirait pour Emde du partage imaginatif que le bébé peut provoquer chez ses parents – et Emde en donne un très heureux exemple emprunté à la vie familiale d'un enfant de 24 mois. Il me semble que ce « soi imaginatif » n'est pas loin de celui que je décris comme le début du processus de subjectivation, en suivant aussi Winnicott : ce dernier décrit en effet le « self » comme l'appareil qui permet à l'enfant de quelques semaines d'avoir le sentiment d'une continuité de la vie mentale. Alors même que sa mère n'est plus mue par sa « folie initiale » qui commandait l'union parfaite du nouveau-né avec les soins maternels. Devenue une « *good enough mother* », une « assez bonne mère », elle permet, selon Freud, de reconstituer, grâce à la mise en jeu des zones érogènes et grâce à l'existence des traces engrammées, des expériences de satisfaction des besoins.

– C'est ce qui permet au nouveau-né d'halluciner le plaisir, puis de (re)créer l'objet interne, de satisfaction des besoins, tout se passant comme si l'objet naissait de son absence : tel est en tout cas le paradigme essentiel de la théorie freudienne sur la naissance de l'objet. En réactivant les zones érogènes, le nouveau-né utilise le souvenir engrammé de l'expérience de satisfaction des besoins et hallucine le plaisir ainsi que l'objet qui l'a permis.

J'avais pour mon compte rappelé dès 1960 dans un aphorisme souvent cité, au moins en France, que « l'objet était investi, avant même que d'être perçu » (1960). Cette déclaration reste valable, même si on tient compte de la théorie de l'attachement, proposée par Bowlby qui, on le sait, pensait que l'hypothèse de ses mécanismes cognitifs devrait être étudiée.

– C'est ce qui permet à Emde d'écrire, me semble-t-il, qu'un enfant de deux ans partage avec sa famille ses jeux imaginatifs (ou, comme je le dis, interagit fantasmatiquement avec sa famille) à partir de procédures et d'activités communes : ainsi, vers 3 ans, à la fin de sa première enfance, le bébé et son entourage se comprennent et éliminent certains aspects de la réalité dans leurs interactions : on peut alors dire, comme nous l'avons proposé pour un âge, à vrai dire, plus précoce, que la prétendue période de l'expérience offre en fait un temps de travail créatif qui permet le jeu avec le monde extérieur. Ces jeux donneront peut-être une base à la mémoire de travail (*working memory*). Ainsi, et d'une manière qu'il estime sans doute plus conforme au développement actuel de la neurobiologie, Emde semble confirmer l'existence de ce que nous avons décrit comme les interactions fantasmatiques, dont le rôle, essentiel, nous semble beaucoup plus précoce.

– Enfin comment ne serions nous pas d'accord avec Robert Emde, lorsqu'il nous rappelle que l'observateur joue un rôle dans le champ même de l'observation : « l'observateur – qu'il soit clinicien ou chercheur – est toujours un "cocréateur" » ?

B. L'EMPATHIE COCRÉATRICE

Ma réponse à Robert Emde doit aussi tenir compte de trois questions que mon interlocuteur me pose et qui me fourniront une base pour mes réflexions.

1.— La créativité, pour ce qui concerne le développement de l'enfant, est-elle modifiée par l'action du psychanalyste ? On se rappelle que ses interventions devraient avoir comme objectif de diminuer le poids des conflits inconscients sur le développement.

2.— Mais cette créativité peut se heurter au milieu familial et de son environnement culturel ; une intervention sur le système familial se trouve donc nécessaire. Il me semble que cette situation peut aussi être résolue par l'étude de la transmission intergénérationnelle et ses conséquences sur l'arbre de vie de l'enfant.

3.— Lorsque la créativité interprétative se heurte à de fortes résistances, la créativité de l'interprète doit aussi se renforcer et de nombreuses fenêtres d'observation s'ouvrir. Emde pense qu'il s'agit alors de tenir compte de divers facteurs parmi lesquels il retient :

– les rapports entre l'individu et les mythes de son milieu ;

– les « cocréations » de divers observateurs qui, dans des contextes divers, contribuent à la richesse de nos connaissances et nous invitent donc à la découverte.

Il me semble que le registre de l'empathie permet à l'analyste de rester à l'aise dans son rôle créatif.

Le domaine de l'empathie

Le terme d'empathie est actuellement très à la mode. Assez curieusement il a été peu utilisé par les psychanalystes. Mais c'est avec la connaissance du développement du bébé qu'on voit ce terme se répandre dans toute la littérature anglo-saxonne.

En français, on emploie en général dans la littérature non spécialisée le terme de sympathie. Il s'agit, en utilisant ce mot, de désigner un sentiment qui nous rapproche des personnes qui ont besoin d'aide : on a de la sympathie pour un malade, pour un handicapé, etc. Toutefois la sympathie sous-tend aussi des situations où sont impliqués des sentiments complexes, voire contradictoires. La sympathie explique les liens entre deux amis. Elle s'exerce aussi à l'égard des malheureux : « Je ne l'aimais pas vraiment, mais j'avais pour lui de la sympathie. »

En d'autres termes, l'étymologie du mot sympathie implique le déploiement de sentiments qui comportent généralement de la pitié, ou même le partage de la souffrance.

Le mot empathie ne figure pas dans le dictionnaire Robert, mais est employé en psychologie et en psychopathologie. Il a été manifestement emprunté à la littérature spécialisée anglaise, pour éviter de parler de sympathie relationnelle. Dans le *Dictionnaire de psychologie* de Roland Doron [5], R. Dorey parle d'une « intuition de ce qui se passe dans l'autre, sans oublier toutefois qu'on est soi-même, car dans ce cas il s'agirait d'identification ».

Ainsi le mot empathie veut-il désigner des situations relationnelles comportant un certain degré d'affectivité, mais sans pitié. En vérité, si l'on se réfère au sens étymologique du mot, l'empathie implique :

– d'une part la connaissance de l'autre par l'intérieur ;

– d'autre part pathie : la souffrance, comme le verbe grec παθειν l'indique.

Sur le plan de la technique psychothérapique, le mot empathie en français et *empathy* en anglais sont la traduction du mot allemand *Einfühlung* (sentir avec ou plutôt union dans le sentiment).

Einfühlung s'oppose à *Einsicht* qu'on pourrait traduire par : « introspection ». On pense que le mot anglais qui correspond à *Einsicht* et qui n'existe pas en français est *insight* qu'on pourrait traduire par « voir dedans » ou « comprendre dedans ». La langue allemande oppose donc la compréhension affective ou *Einfühlung* et la compréhension intellectuelle ou *Einsicht*.

La théorie analytique qui s'est intéressée à ce terme propose des limites implicites à son emploi, ce qui est en effet nécessaire, mais montre l'immense utilité de ses implications : Freud avait lu plus qu'on ne le croit Darwin. Ce dernier opposait, on le sait, les émotions spécifiques, seulement reconnues par les membres d'une espèce donnée, et les grandes émotions communes à tous les êtres vivants.

En tout cas, l'investissement affectif de l'autre est impliqué dans ce terme. Malheureusement, comme c'est souvent le cas dans la littérature française, l'utilisation soudaine et explosive d'un mot longtemps négligé conduit à une certaine ambiguïté, parce que la notion est détournée de son sens psychanalytique traditionnel, pour démontrer que la théorie analytique est inutile. Pour ce qui est de l'empathie, il s'agit de l'emploi de ce terme par ceux qui se réclament de C. Rogers qui soutenait qu'une écoute empathique valait toutes les interprétations analytiques du monde.

D'un autre côté et en même temps, les effets de mode sont incontestablement observés dans les travaux analytiques les plus intéressants : ils mettent ainsi un concept en danger.

D. Widlöcher (1993-1995) cherche à en maintenir [14 et 15] l'importance dans le processus de communication psychanalytique avec le concept de copensée. J. Cosnier (1994) souligne de son côté l'intérêt de rapprocher ce concept des données éthologiques et souligne qu'il peut être utile de le replacer dans son contexte, l'accompagnement affectif d'un message narratif.

Le processus permet de reconnaître autrui par le partage synchronique d'états psychocorporels sous des formes de pensée, d'action et d'affects : un partage qui donne lieu à un déploiement plus ou moins caché d'interactions fonctionnelles. C'est ce que démontrent les études sur le rôle de « l'échoïsation » et celles du modèle effecteur de Suzanne Bloch. Cet auteur veut montrer que l'adoption d'attitudes motrices commandées permet des identifications complexes et un processus affinitaire dans la reconnaissance d'autrui.

L'empathie dans la relation interactive avec le nourrisson

L'évocation des significations données au mot empathie montre que l'affect y joue en tout cas un rôle fondamental. Ainsi l'empathie s'opposerait à la compréhension rationnelle du matériel analytique : l'expérience montre quotidiennement que la compréhension purement intellectuelle des mécanismes du fonctionnement mental n'a généralement aucun effet thérapeutique.

C. REPRÉSENTATIONS MENTALES ET AFFECTS

La théorie de la genèse des représentations mentales est sous-tendue par l'observation du nouveau-né et celle de son développement. On a longtemps pensé que le nouveau-né se déploie en suivant les règles qui sont fixées sur le plan développemental comme la réunion initiale des deux gamètes conduit au développement de l'embryon et du fœtus, puis de l'enfant. Arnold Gesell a été sans doute le représentant le plus complet de cette version suivant laquelle le jeune enfant est le produit d'un programme embryologiquement prévu. Dès la fin du XIX^e^ siècle, les conceptions théoriques du développement de l'enfant se sont beaucoup modifiées : Freud a joué ici un rôle essentiel. On pourrait en lire les principes dans les *Trois essais sur la théorie de la sexualité*. Sans doute, selon lui, les forces en présence sont liées au schéma du développement et suivant un mode génétique. Freud a toujours été fidèle à la loi de Haeckel, suivant laquelle l'ontogenèse reproduit la phylogenèse. Ainsi tout le comportement prend-il un sens dans le cadre de ce développement. Mais les variations inscrites par l'histoire de chacun dans les rapports qu'il a avec ses parents montrent le rôle immense que ceux-ci ont pour aboutir au statut d'adulte.

Ainsi si le paradigme essentiel de la psychanalyse repose bien sur les conséquences de l'union totale du nouveau-né avec les soins maternels, Winnicott est fondé à décrire la mère, au début de la vie de son enfant, comme « presque parfaite ». Sa dépression initiale et assez banale, le « blues », fait qu'elle est une mère « folle de son bébé » qui a totalement besoin d'elle puisque, différent du petit animal, il ne saurait courir vers elle lorsqu'elle retrouve ses occupations habituelles et n'est plus qu'une « assez bonne mère ». Cette mère a porté dans ses bras l'enfant qu'elle imagine depuis qu'elle a proclamé sa grossesse,

après une période de triomphe narcissique, où elle annonce à sa mère qu'elle va être grand-mère et lui signifie ainsi qu'elle ne sera plus ni femme ni mère. De son côté, le grand-père maternel est aussi le père de son petit-enfant à venir, car le vœu de la mère, au moment de la période œdipienne de son développement, était qu'elle reçût un enfant de son père.

De son côté le bébé ne peut que déployer son narcissisme initial, car, totalement dans le besoin de l'aide maternelle, il la reçoit d'abord, jusqu'à ce qu'elle s'éloigne de lui, tout en lui donnant le temps de s'identifier à elle. Privé alors de la présence continue de sa mère, et donc privé également en partie de la satisfaction de ses besoins habituels, il va être capable de reconstituer à partir de la mise en jeu de ses zones érogènes l'objet maternel, en partie perdu, en se le représentant. L'hallucination de l'objet interne est donc la conséquence de sa perte et de l'hallucination de plaisir qu'il procurait, en satisfaisant les besoins de l'enfant.

On remarquera toutefois que ce mécanisme ne fait que mettre en lumière la genèse des représentations mentales, celle des objets. Lorsque j'écrivais que « l'objet était investi avant que d'être perçu », il va sans dire que je n'ignorais pas l'importance des affects. Mais ceux-ci sont irreprésentables.

D. LA THÉORIE DE L'ATTACHEMENT ET L'ATTACHEMENT AFFECTIF

Dans les années 50, Bowlby [3] fut affecté par diverses critiques concernant la genèse de certains troubles du développement, en particulier après que Spitz eut pu mettre en évidence de façon expérimentale la dépression anaclitique et l'hospitalisme qui en était la conséquence. En insistant sur les conséquences de la dépression, il mit en évidence les possibilités d'application de l'éthologie animale à l'homme dans les relations interpersonnelles. Les relations familiales ne pouvaient être conçues que comme systémiques, c'est-à-dire aboutissant à une auto-organisation stable. Il décrivit ainsi la théorie de l'attachement comme le principe fondamental des relations interhumaines. Cet attachement est programmé et le déclenchement de ces programmes est lié à la présence d'empreintes, c'est-à-dire de situations également programmées qui surviennent comme des circonstances indispensables pour que se mette en route le fonctionnement

programmé génétiquement : par exemple le fouissement contre la poitrine de la mère du nouveau-né déclenche le réflexe bucco-lingual d'orientation et la recherche du mamelon. L'empreinte du bébé déclenche en même temps chez sa mère la montée laiteuse.

La *Strange Situation* est le paradigme de l'attachement. Pratiqué à un an, cet examen permet de différencier trois types d'attachement, confiant (ou B = 50 % des cas), défiant (ou A = 13 %), ambivalent (ou C = 27 % des cas). Cette typologie est transmissible de l'enfance à l'âge adulte. Ainsi les parents le reproduiraient chez leur enfant.

Dans de telles conditions la relation de développement doit reprendre la théorie psychanalytique de la genèse de l'objet, en notant que :

– l'enfant est l'objet d'une projection imaginaire et fantasmatique de la mère ;

– le bébé ne saurait se représenter la mère dans son entièreté : utilisant ses compétences sensorielles remarquables, il se représente les soins maternels très tôt à partir de ses expériences sensorielles : l'odorat, la vue, le toucher, l'équilibre, la parole entre autres. Mais l'enfant est capable d'associer les représentations sensorielles, en particulier la vue et l'odorat. ainsi que l'audition. Ce point est essentiel si l'on veut comprendre la genèse de la représentation de l'objet.

La naissance de l'objet

L'objet des représentations n'est donc nullement l'objet tel que nous imaginons que les bébés le perçoivent, en fonction de notre adultomorphisme : ses remarquables compétences précoces lui permettent en particulier de reconnaître la voix de la mère et sa langue dès sa naissance, l'odeur de sa mère dès le troisième jour, etc. Mais il faut ici rappeler que le calendrier chronobiologique du développement qui commence pour le fœtus dès la grossesse ne saurait donner à la naissance au monde une importance essentielle : par exemple l'enfant ne répond pas spécifiquement aux affects déterminés avant le sixième mois, de même qu'il ne sait pas distinguer jusque-là le jour et la nuit.

Ainsi la vie émotionnelle qui colore son développement dans le cadre des relations de soins, donnés le plus souvent par la mère mais également par le père actuellement ou par des substituts parentaux, joue un rôle fondamental : Daniel Stern parle des « émotions de vie »

pour expliquer que les affects initiaux ne sont pas spécifiques comme ceux de la colère, du chagrin, etc. Mais en tout état de cause ils vont favoriser, dans le cadre des interactions, les interrelations avec l'objet. Toute éventualité, aussi insignifiante soit-elle, peut surgir comme un événement dans la monotonie des interactions comportementales et contingentes. Ainsi seront-elles vécues comme des événements et pourront contribuer à la genèse des scripts initiaux ou des scénarios. Ils pourront être revécus ultérieurement et être « rétro-dits » comme la cause d'événements importants de la vie.

On voit donc que les théories actuelles du développement les plus répandues en Europe occidentale et aux États-Unis reposent sur l'étude des interactions :

– comportementales, elles sont également
. affectives
. et fantasmatiques.

Les interactions comportementales, affectives et fantasmatiques

1.– Les interactions s'observent d'abord dans le comportement des partenaires : la mère offre à son bébé tout ce que l'âge et l'expérience lui ont appris, sans compter ici ses aptitudes programmées. De nombreuses échelles ont été proposées pour en apprécier la qualité et la « contingence ». Certaines échelles sont utilisées, mais avec réserves : elles sont longues à mettre en œuvre et prennent leur valeur dans les recherches.

En Europe, on recommande souvent de recourir aux « échelles » dites « de Bobigny », qui utilisent les réponses de tous ceux qui s'occupent du bébé et l'examen direct du comportement de l'enfant, en particulier chaque fois que des documents vidéoscopiques peuvent être recueillis : ils permettent une évaluation calme et à plusieurs juges de donner leur avis.

2.– Le développement interactif se fait dans un bain d'affects (S. Lebovici, 1983 [10]). Il comporte des disharmonies et des accordages affectifs, modaux ou transmodaux (D. Stern, 1985 [12]). Dans ce bain affectif, les échanges fantasmatiques entre l'enfant imaginé par la mère et les protoreprésentations de ce dernier nécessitent évidemment l'introduction d'affects. Ces affects et surtout les émotions vécues vont jouer un rôle essentiel dans les interactions qui sont interpersonnelles, puis intersubjectives, et donc symbolisables, en particulier à partir du troisième trimestre de la première année de la vie, à

partir du moment où le bébé sera capable de prêter des affects et des représentations aux personnes qui l'élèvent (métathéorie de l'esprit de Baron-Cohen [4]). Daniel Stern a écarté le terme de fantasme. Il se limitait à l'utilisation du terme représentation, d'ailleurs très ambigu et très loin de ce que les philosophes allemands, repris par Freud, appelaient : *Vorstellung*. Divers travaux ont montré que la représentation telle que Freud l'envisageait, représentation de choses et de mots, pouvait se traduire en français plutôt par le terme d'« idée ». Il y a donc là une ambiguïté à signaler : lorsque les analystes, surtout américains, utilisent le mot de représentation, ils se rapprochent du mot allemand *Darstellung*.

Pour conclure, nous dirons donc que le développement de l'enfant ne peut se faire qu'à travers la richesse de ses émotions et de ses affects qui sont déplacés dans le cadre interrelationnel. Ils confèrent à la vie psychologique sa « représentance », qu'il s'agisse de la perception des choses ou de la manière de les dénommer. Cette dernière est relativement indépendante des perceptions, sur lesquelles sont projetées aussi nos affects inconscients.

E. L'EMPATHIE DANS LA RELATION DE TRAITEMENT

Le terme d'empathie est peu utilisé dans la littérature analytique française. Les analystes pourraient se contenter de recourir à la notion d'identification (ou de contre-identification) à l'autre. Mais il me semble que le recours à la notion d'empathie veut spécifier que l'inclination du transfert vers le plus fort, le plus âgé n'est pas retenue comme spécifique de cette situation qui, proche de celle du contre-transfert, peut se manifester à tous les âges et dans toutes les situations. Robert Emde nous laisse à entendre que cette situation est programmée et qu'il faut parler chez le nouveau-né d'une tendance à la *we-ness* comme on évoque le besoin de ces très jeunes enfants à affirmer leur moi et son autonomie relative : cela peut aussi se dire en évoquant les relations évolutives entre le processus de subjectivation et les relations intersubjectives.

En fait la relation empathique s'organise au carrefour des relations avec l'objet et celles que Kohut définissait comme le réinvestissement du moi comme objet *(self-object)*. Ce carrefour ne peut pas échapper au conflit que va organiser le processus de triangulation.

Ces vicissitudes s'inscrivent dans le temps ; tout indique en effet